



**LETTRES À  
UN JEUNE  
POLITICIEN  
LUCIEN  
BOUCHARD**

**AVEC PIERRE CAYOUCETTE**

**LETTRES À  
UN JEUNE  
POLITICIEN  
LUCIEN  
BOUCHARD**

**AVEC PIERRE CAYOUCETTE**

**v1b éditeur**

*Cher ami,*

*Laisse-moi te faire d'abord une confidence qui ne te surprendra pas : ce n'est pas parce qu'on a quitté la vie publique qu'elle cesse de nous passionner.*

*L'actualité politique suscite souvent chez moi de vives émotions. Il m'arrive, en lisant les journaux du matin, de m'énerver, de pester contre tel point de vue ou telle décision et de me dire : « Ah, ce n'est pas ce que je dirais – ce n'est pas ce que je ferais ! »*

*Dans la fièvre du moment, j'ai parfois écrit des lettres emportées, pour les ranger aussitôt dans le dossier de mes gestes manqués. Je tentais ensuite de me consoler de ce musellement volontaire en m'attribuant le mérite de ne pas trop embarrasser les joueurs actuels par mes conseils et mes protestations d'estrade.*

*Ceux qui m'ont approché pour participer à la collection « Lettres à un jeune... » m'ont donné l'occasion de te faire non pas une, mais neuf lettres, avec la différence que celles-ci, je les écrirais à tête reposée, avec toute la sérénité possible. J'ai accepté sans hésiter.*

*Pourquoi ce soudain accès épistolaire ? Pas pour m'immiscer dans les débats actuels et pas davantage pour écrire mes mémoires (pas encore). Tu ne trouveras pas dans ces lettres de savants exposés sur ma « pensée politique », pas plus que je te demanderai de m'accompagner pas à pas sur le chemin de mon*

*parcours. Surtout, je ne voudrais pas te faire croire que j'ai moi-même pratiqué toutes les vertus et fait preuve de toutes les qualités que je décris. Je ne contredirai pas ceux qui trouveront qu'il y a davantage à apprendre de mes défauts et de mes erreurs que de mes bons coups.*

*Si je t'écris, c'est parce que je me déssole de la désaffection générale envers la démarche politique et du jugement sévère que ta génération, en particulier, me semble porter sur les élus. Je veux te convaincre de l'importance et de la noblesse de l'engagement politique. J'aborderai bien au passage quelques enjeux actuels et ferai, à l'occasion, référence à des épisodes de ma carrière. Mais je ne m'y résoudrai que pour en tirer des conclusions pour ta gouverne – si tu juges à propos d'en faire ton profit.*

\* \* \*

*Je dois te dire comment s'est effectuée la rédaction de cette correspondance. On m'a fait bénéficier de l'aide de Pierre Cayouette, un journaliste de grand talent. Nous avons d'abord procédé à de nombreux entretiens durant lesquels j'ai enregistré l'essentiel de ce que je voulais te dire. Pierre a transcrit et mis en forme mes propos et m'a transmis un premier jet. J'ai retravaillé ce texte en le reformulant et en y apportant de nombreuses modifications tout en m'efforçant, dans la mesure du possible, de conserver le rythme et le ton de la conversation.*

*Je me suis demandé si je devais prendre la liberté de te tutoyer. À la réflexion, j'ai conclu qu'il était*

*préférable d'éviter ce « vous » si embarrassant dans sa majesté ou son pluriel; tu l'aurais sans doute trouvé peu propice à un dialogue direct et spontané.*

*Au terme de cet exercice, je considère que ce texte est le mien, ce qui n'ôte rien au crédit de Pierre Cayouette, que je remercie sincèrement pour sa contribution.*

*L. B.*

## Première lettre

# *LA NÉCESSITÉ DE S'ENGAGER*

Comment se fait-il que si peu de jeunes s'engagent en politique ? Pourquoi ne voit-on pas plus d'avocats ou d'autres professionnels brillants, d'entrepreneurs ayant réussi ou d'universitaires influents se porter candidats ou militer dans les partis ? Je te raconte une anecdote qui apportera une partie de la réponse à ta question.

Il y a quelques années, des jeunes chefs d'entreprise m'ont invité à un dîner-conférence dans un club privé de Montréal. J'avais devant moi une quarantaine d'auditeurs et d'auditrices. Tous avaient en commun d'avoir fondé et de diriger leur entreprise. La rencontre se déroulait à huis clos. Ces entrepreneurs avaient souhaité entendre dans un court exposé ma vision de la situation du Québec ; j'avais accepté avec plaisir de me prêter à l'exercice. C'était convivial et chaleureux. Le fait de nous réunir autour d'une table favorisait les échanges directs.

Une discussion informelle a suivi ma présentation. Mes hôtes se sont mis à discuter entre eux et le ton a monté. Tous s'entendaient pour affirmer que « nous sommes dirigés par trop de politiciens mal préparés pour assumer de grandes responsabilités ». C'est un discours qu'on entend beaucoup, tu sais. Je les écoutai d'abord sans trop intervenir.

Ils en remettaient à qui mieux mieux. « Moi, la plupart des ministres qui siègent au Cabinet, je ne les engagerais même pas comme directeurs d'un de mes services », ironisait l'un. « Ils n'ont souvent aucune formation économique et certains gagnent deux fois le salaire qu'ils touchaient avant d'entrer en politique. C'est absurde », renchérissait un autre. Et ainsi de suite.

Au bout d'un moment, je les ai interrompus. « Je crois que vous y allez beaucoup trop fort. Si vous le voulez bien, faisons une expérience. Je vais commencer par désigner l'un d'entre vous et l'inviter à se lever. »

Je pointe alors du doigt un jeune homme au hasard. Il se lève, puis se présente. C'était un gars dans la mi-trentaine, qui en imposait par sa stature et sa forte personnalité. Je lui demande comment vont ses affaires. « Très bien ! J'ai fondé une entreprise il y a dix ans. Si vous saviez comme j'ai travaillé fort ! J'ai vidé mes RÉER, hypothéqué ma maison. Mon père m'a prêté de l'argent, une somme qu'il n'aurait pas pu perdre. Aujourd'hui, j'ai remboursé mon père et l'emprunt hypothécaire, et j'en suis fier. J'ai cent cinquante employés, notre chiffre d'affaires est en progression constante et nous sommes en train de réaliser d'ambitieux projets d'expansion. Vraiment, monsieur Bouchard, ça va très bien ! »

Après l'avoir félicité, je me permets de m'enquérir de sa formation. « J'ai fait HEC », me répond-il, toujours fièrement. Je poursuis : « Vous êtes marié ? Vous avez une famille ? » Il me regarde, les yeux brillants :

« J'ai deux enfants que j'adore et une femme formidable que j'aime tout autant. »

J'enchaîne. « On va terminer ce repas et se séparer. Supposons toutefois qu'en arrivant à votre bureau, votre adjointe vient à votre rencontre et vous annonce que vous avez reçu un appel de monsieur Charest. Allez-vous le rappeler ? »

« Monsieur Charest, le premier ministre ? », s'exclame-t-il. « Lui-même. Retournerez-vous son appel ? » « Bien sûr », qu'il me répond. Je reprends : « Imaginons maintenant qu'il vous invite à déjeuner, allez-vous accepter ? » Il n'hésite pas : « Mais comment donc ! C'est certain ! »

« Le lendemain, vous voici donc en tête-à-tête avec le premier ministre du Québec, dans son bureau de Montréal, au coin des rues McGill College et Sherbrooke. Le repas est agréable, la conversation intéressante. Au deuxième café allongé, monsieur Charest se penche vers vous, vous regarde droit dans les yeux et vous dit : “Écoutez, j'ai entendu parler de vous. Vous êtes un type formidable, vous avez trente-six ans, vous êtes diplômé des HEC, vous avez fondé une compagnie en pleine croissance qui crée beaucoup d'emplois. J'ai une circonscription qui s'est libérée en raison du départ d'un de mes ministres. Alors voilà : on vous assermente avant même votre élection, et je vous nomme tout de suite ministre du Développement économique. Je suis convaincu qu'on va bâtir de belles choses ensemble, pour le plus grand bien du Québec.” » Je marque un temps, avant de poser à mon



interlocuteur la question clé : « Qu'allez-vous répondre au premier ministre ? »

Sa réponse ne se fait pas attendre ; elle tombe comme une évidence : « Je lui dis non, bien sûr. » Quand je m'enquiers du pourquoi d'une décision si catégorique, il décline aussitôt la liste de ses motifs. « Je ne peux laisser mon entreprise en plan. Sans compter que le salaire d'un ministre est bien inférieur à mes revenus actuels. Je n'ai aussi aucune envie de m'enliser dans la machine bureaucratique de la fonction publique. Et puis, je ne suis pas assez masochiste pour m'offrir en pâture aux journalistes. Ils vont chercher des bibittes dans mon passé et épilucher mes moindres notes de frais. Mon couple risque d'exploser, comme tant d'autres dans le milieu politique. Je ne serais même pas assuré de voir mes enfants la fin de semaine... Il n'y a rien d'attrayant non plus dans l'idée d'affronter les regards noirs des citoyens : trop de gens se méfient des politiciens et mettent en doute leur intégrité. Non, je refuserais sans hésiter l'offre du premier ministre. »

Je te rappelle que, quelques minutes plus tôt, le même déplorait la piètre qualité du personnel politique.

Je repris la parole : « J'entends vos raisons, et je les comprends bien. Elles sont toutes légitimes. Mais votre refus de vous engager en politique devrait, selon moi, vous faire hésiter à condamner les gens qui le font et acceptent de subir les avanies que vous avez décrites. Eux ont accepté de prendre tous

ces risques et choisi de sacrifier de larges pans de leur vie personnelle. »

Tu sais, je crois bien les avoir ébranlés. Peut-être hésiteront-ils un peu, désormais, avant de lâcher la bride à leurs jugements péremptoirs. Et s'il advient qu'un jour un premier ministre invite l'un ou l'une d'entre eux à son bureau pour parler d'avenir... qui sait ?

Il faut, de toute urgence, convaincre les jeunes de s'engager en politique. C'est une nécessité. Il faut renouveler les partis, les rajeunir, les mettre au diapason des préoccupations d'aujourd'hui. Un jeune, ça déborde d'enthousiasme. C'est prêt à s'aventurer en terrain inconnu et ça inspire confiance. Ce sont des qualités comme celles-là qui revigoreront la politique et la société.

Je refuse de sombrer dans ces discours pessimistes et nostalgiques qui font dire à plusieurs que les politiciens d'aujourd'hui sont médiocres. C'est trop facile. Les plus critiques devraient se demander s'ils pourraient eux-mêmes faire mieux dans les circonstances présentes. J'ai confiance en l'avenir et je suis plein d'espoir pour le Québec.

Je crois que l'état de la société québécoise d'aujourd'hui n'est pas étranger à la désaffection de ses forces vives pour la chose publique. Quand j'avais vingt ans, les enjeux étaient beaucoup plus clairs, plus inspirants. Nous voulions développer le Québec, créer des programmes sociaux, éduquer la jeunesse. Nous étions portés par des rêves et notre admiration pour de grands leaders comme Jean Lesage, René

Lévesque, Paul Gérin-Lajoie, Jean Marchand ou Jacques Parizeau ; et de maîtres comme le sociologue Guy Rocher, le père Georges-Henri Lévesque (le fondateur de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval).

Je voudrais que tu puisses voir comme le Québec bougeait dans les années 1960. Le gouvernement avait créé un ministère de l'Éducation et formé la commission Parent pour élaborer une réforme cruciale. C'était aussi l'époque de la fondation de la Caisse de dépôt et placement et de la Société générale de financement, et celle de la nationalisation de l'électricité et des grands travaux de Manic 5. Bref, le Québec moderne s'éveillait, prenait son essor. C'était un moment de grâce, en particulier pour les jeunes diplômés des universités qui avaient le loisir de pouvoir choisir parmi plusieurs offres d'emplois.

Aujourd'hui, tout est beaucoup plus complexe, au Québec comme ailleurs. La situation fait beaucoup moins appel à la passion. Redresser les finances publiques, revoir le système de taxation, réformer certains régimes sociaux... il n'y a rien dans ce programme pour séduire les foules ou pour inspirer des discours exaltants.

Or, on ne convainc pas si on n'exalte pas. Un politicien doit pouvoir susciter l'émotion de la population pour l'entraîner. La souveraineté a longtemps été un projet porteur, parce que c'est un projet qui allie l'émotion pure à la poursuite d'objectifs fondateurs.

Je crois fermement qu'il faut trouver l'amalgame, l'idée qui fera redécoller le Québec et les Québécois.

Je suis convaincu que les jeunes générations y parviendront.

On dit parfois « méfie-toi de l'homme qui n'a qu'une idée ». Je crois tout de même que si tu veux te lancer dans l'action politique, il te faut nourrir une idée motrice, promouvoir un projet d'envergure. Si tu fais le saut seulement pour « avoir la job », ton engagement n'aura aucun sens et ne mènera à rien.

De nombreux sondages confirment la désaffection des jeunes à l'endroit de la politique, et leur taux de participation aux élections ne cesse de baisser. Tu sais comme moi que les statistiques sont effarantes. En 2008, aux élections générales fédérales, à peine plus de 35 % des jeunes de 18 à 24 ans se sont prévalus de leur droit de vote. Aux dernières élections générales au Québec, seulement 57 % des Québécois ont fait leur devoir de citoyens. Le taux d'abstention n'avait pas atteint de tels sommets depuis 1927.

Les jeunes délaissent les partis politiques. Ils sont peu enclins à y militer, encore moins à se porter candidats. Cette indifférence fait planer un grave danger sur leur avenir. C'est la raison pour laquelle je t'écris. Si je te parle de moi, si j'évoque mes expériences, ce n'est que pour appuyer le message, le situer dans un vécu. L'important, c'est que les jeunes se « réactivent », s'intéressent à nouveau aux projets politiques collectifs. Parce que c'est d'eux et de leur avenir qu'il est question. Les enjeux politiques nous concernent tous, mais vous êtes les premiers touchés. Éducation, programmes sociaux, finances publiques,

développement économique, question nationale, culture, environnement, caisses de retraite, réseau de la santé, infrastructures : tous les choix qui vont être faits – ou pas –, c’est vous qui allez en bénéficier ou en pâtir le plus.

L’expression a beau être galvaudée, il reste que votre avenir, donc celui du Québec, est en jeu. Votre accès au monde, les impôts que vous allez payer, la qualité des services publics que vous recevrez : c’est de cela qu’il s’agit. Dans quelle société souhaitez-vous élever vos enfants ? Stimulante ou pas ? Le Québec qui se construit aujourd’hui sera votre univers. Vous avez tout à gagner à le façonner vous-mêmes. Si les meilleurs éléments de la société n’entrent pas en politique, d’autres gens le feront et pas toujours pour les bons motifs.

Les hommes et les femmes qui plongent dans l’action politique doivent donc être capables d’inspirer et de mobiliser les citoyens. Note bien que je ne veux pas stigmatiser les politiciens d’aujourd’hui. Nous leur devons du respect, comme je l’ai dit à mes hôtes du dîner-conférence, notamment parce qu’ils ont osé faire le saut.

Il m’arrive fréquemment, depuis que j’ai délaissé la vie politique pour revenir à ma carrière d’avocat, de croiser sur ma route des jeunes qui ont des profils extrêmement intéressants. Des jeunes qui ont de l’ambition, qui travaillent avec ardeur et cherchent à atteindre les plus hauts niveaux de réalisation. Il est à la fois légitime et utile de rêver d’excellence, de redoubler d’efforts pour s’en approcher et

de faire ensuite profiter la classe politique de son expérience.

Le vide créé dans le paysage politique par l'absence des jeunes accroît le désintéressement de l'ensemble des citoyens. C'est la poule et l'œuf, tu sais, un vrai cercle vicieux. Moins il y aura de dirigeants inspirants, plus le climat sera morose. Et plus ça sera morose, moins on verra d'étoiles nouvelles dans le firmament politique.

Il faut, de toute urgence, remettre le Québec en action. Les jeunes doivent être parties prenantes des changements qui s'imposent. Et ils n'y parviendront que s'ils s'engagent. L'engagement, c'est le seul chemin qui mène au changement souhaité par les Québécois. Je suis convaincu qu'il y a, à l'état latent, dans la population, le désir profond que « ça reparte ». Nous avons besoin de recommencer à croire en quelque chose, en quelqu'un.

Tu me demandes s'il faut souhaiter pour cela qu'émerge un grand leader politique. Je ne crois pas au mythe du Sauveur, de l'ange charismatique. Certes, il faut un chef. C'est le ferment dans la pâte. Loin de moi l'idée de déprécier le rôle du leadership, au contraire : dans toutes les sociétés, quand les choses se sont mises à bouger, il y a eu des leaders.

Cela dit, point n'est besoin d'attendre le messie. Le leadership s'exerce à tous les niveaux, et pas seulement en politique. Un leader, c'est quelqu'un qui, dans un milieu et à un moment précis, commence à s'activer lui-même et à activer les gens qui l'entourent, quelqu'un qui fait démarrer les projets, qui vous

tire vers le haut, qui amène tout le monde à se dépasser. Il n'y a rien là de surnaturel.

Un véritable leader, c'est quelqu'un qui établit un dialogue avec la population et présente des objectifs qui déclenchent l'action ; qui propose la cible vers laquelle convergeront les énergies capables de mettre un projet en marche ; qui est au diapason de sa génération et de son milieu. Il doit y avoir une adéquation entre l'individu et l'esprit du temps. Ça ne peut pas être quelqu'un qui, du jour au lendemain, surgit comme par miracle. Les leaders apparaissent à certaines époques bien précises, en fonction de la situation et des circonstances.

Une chose sur laquelle on peut compter, c'est qu'il y aura des leaders. Bien sûr, ils devront être compétents, en pleine maîtrise des projets qu'ils voudront réaliser et des problèmes qu'ils auront à résoudre. Mais, ces prérequis étant satisfaits, les ingrédients de leur leadership proprement dits s'incarneront dans des valeurs essentiellement humaines, donc terriblement conventionnelles : l'intégrité, le courage, la patience, l'écoute, l'authenticité, la vision, la capacité d'inspirer collaborateurs et concitoyens.

Je pense que la société québécoise est en attente d'une nouvelle génération de dirigeants. On le sent bien, les gens veulent voir de nouveaux visages au sein de la classe politique. Quelle belle occasion pour un jeune ! J'ajouterais que les Québécois sont prêts à consentir pour l'avenir de leurs enfants bien plus d'efforts et de sacrifices qu'on le prétend. Mais ils ont soif d'idées fraîches, de sang neuf. J'imagine un jeune

qui se lève pour dire : « J'ai trente-huit ans, et je n'accepte pas en bloc l'héritage qu'on s'apprête à me laisser. Ensemble, on va bonifier ce patrimoine ; on va le faire pour nous et pour nos enfants. On va poursuivre et consolider les efforts de ceux qui nous ont précédés. » Ce candidat-là, je suis convaincu que les Québécois, en particulier les plus jeunes, auront envie de le suivre.





## LETTRES À UN JEUNE POLITICIEN

Dans les neuf lettres qui composent cet ouvrage, on retrouve Lucien Bouchard tel qu'en lui-même : éloquent, entier et combatif. L'homme n'a jamais mâché ses mots, et son souhait de voir la jeunesse d'aujourd'hui s'engager en politique le met en verve. Mais la forme de la correspondance donne aussi un ton très personnel à son discours. Il nous fait ainsi découvrir chacune des facettes du difficile mais fascinant « métier » de politicien en évoquant sans détour ses réussites et ses échecs, ses enthousiasmes et ses déceptions. Chose certaine, s'il a pris ses distances avec la politique active, sa passion du Québec et de la chose publique n'est pas près de s'éteindre.

Avocat de profession, Lucien Bouchard est entré en politique à quarante-neuf ans. Il a été ambassadeur du Canada en France, puis Secrétaire d'État et ministre de l'Écologie du gouvernement Mulroney avant de fonder le Bloc québécois après l'échec de l'Accord du lac Meech. Il a joué un rôle central dans la campagne référendaire de 1995 et a été premier ministre du Québec sous la bannière du Parti québécois de 1996 à 2001. Il a aujourd'hui retrouvé la pratique du droit.

### La collection « Lettres à un jeune... »

Les titres de la collection prennent la forme de lettres écrites par une figure marquante de la société québécoise à un jeune correspondant imaginaire qui voudrait se lancer dans la carrière où son aîné s'est illustré. Il s'agit, en une série de lettres thématiques, de transmettre le feu sacré d'une profession et les astuces d'un métier.

ISBN: 978-2-89649-305-0



  
Groupe  
Livre  
Quebecor Media